

Philippe Blanchon

Gertrude Stein, Gallimard, folio/biographies, 2020, 304 pages, 9,70€

Inclinations, densités.

« On n'a dit à personne de conclure. »

(*L'Histoire géographique de l'Amérique ou la relation de la nature humaine avec l'esprit humain*)

Gertrude a eu trois passions : l'écriture, la peinture et le paysage. Elle les a menées de front, selon une perspective à elle seule opposable : par obstination à fréquenter des êtres singuliers et véritablement doués de la faculté de s'inscrire dans leur temps de façon originale, et par un certain goût opiniâtre de la découverte et du bonheur d'exister. Elle s'est ainsi approprié son génie, qu'elle a cultivé dans une forme de joie parente de l'ascèse (il lui fallut revenir sur l'ouvrage avec constance pour édifier son monument), et réussi à imposer, sachant s'entourer des passeurs les plus aptes à le constater et le faire connaître.

Écrire.

De l'ordre de la nécessité vitale, donc. Il fallait démêler cette affaire-là : que se passe-t-il dans la conscience & le cœur de qui veut exister sans s'ébrouer & sombrer dans le conformisme ambiant ? L'Amérique est essentiellement un de ces pays où l'individu est soumis aux impératifs du troupeau démocratique. Pays neuf, sans passé que celui d'un originel débarquement puritain, nation chatouilleuse forte de l'allégation d'une singularité coloniale devenue revendication de la liberté d'exploitation d'un continent (voire du monde, mais là il y a concurrence, évidemment), par conséquent de la conquête d'un territoire usurpé à l'autochtone parqué en *réserves* (l'humanité a de ces euphémismes !), d'une constitution autistique, prônant la défense du quant-à-soi le plus borné, le plus compassé.

Mademoiselle Stein n'a pas eu de ces finasseries, elle était née libre esprit, et a manifesté très tôt une exigence autrement honorable : être une personne remarquable d'intelligence. Penser & vivre par soi-même et pour soi, sur cet espace recouvert d'un drapeau aussi vénérable, certes, mais parfait étouffoir, est une entreprise ardue.

Enfance : bien sûr, elle a joui de son statut de « petite dernière » dans une fratrie composite, un peu plus choyée que ses prédécesseurs ; cela ne l'a pas empêchée de considérer d'un esprit aigu les certitudes d'un père campant sur des positions rigides quant à l'éducation, et aux plaisirs simples de la vie. Gertrude a un allié, Léo, un frère au caractère « ambivalent, sûr de lui et timide » en même temps, mais au moins fervent partisan d'une affirmation de sa personnalité.

Gertrude lit & lira toujours beaucoup ; elle écrira aussi beaucoup. Soignant son style, c'est le moins qui puisse se dire

Plusieurs points à noter.

La reconnaissance viendra à rythme faible. Il faudra passer par du compte d'auteur (avec un imprimeur-éditeur qui voulut corriger les *non-fautes* de grammaire de Gertrude, au départ). Les amitiés (Edith Sitwell, par exemple) permettront peu à peu

de parvenir à des réussites éditoriales ; le jugement critique sera lent à positiver, également ; mais la notoriété une fois acquise, Mademoiselle Stein fit la couverture des magazines de son pays, et au sortir de la Guerre, se fit visiter par les GI's comme une pièce du patrimoine.

Il faut dire que l'énormité de l'*opus magnum*, *The Making of the Americans*, avait de quoi rebuter les candidats éditeurs ; idem, pour la traduction en français... De bonnes volontés : ainsi, Georges Hugnet, un temps surréaliste¹ – mais la relation s'achèvera en brouille : Hugnet avait entrepris quelques « *Morceaux choisis de "La Fabrication des Américains"* ». Gertrude, en réciprocité, tenta une version de poèmes d'Hugnet, & ne réussit qu'à faire du Stein. Georges abandonna & Gertrude finira par publier ses versions sous son propre nom. Stein est Stein est Stein.

C'est un fervent (mais royaliste) professeur au Collège de France qui s'y colla finalement. Attelage curieux, que celui de Gertrude et de ce Bernard Fay (qui, pétainiste de surcroît, peut-être contribua à sauver son amie juive durant le conflit mondial). Il traduisit également l'*Autobiographie d'Alice B. Toklas* : Alice, la compagne de Gertrude, n'y parle que de Gertrude et de ses aventures intellectuelles, ses relations d'amitié & ses goûts personnels ; Gertrude ne pourrait concevoir ce genre-là, celui de l'autobiographie, que par le biais. Mademoiselle Stein avait l'habitude de se tenir ainsi devant la postérité – en position cavalière ; elle seule pouvait juger de soi, & c'était de soi à soi une affaire de syntaxe particulière. Donc : le regard à porter sur l'œuvre d'une vie ne pouvait que venir d'un miroir posté en oblique. Bien voir, & bien écrire, pour Mademoiselle Stein, c'était même souci.

Pour Alice, l'aimée : son rôle fut capital – elle se chargeait de la délicate mise au net & du recopiage des manuscrits (abondants), des révisions d'épreuves, &c.

La méthode ? Influence du psychologue William James, dont G.S. a connu l'œuvre, lors de ses études, en 1893-94. La métaphore du « courant de conscience » (qui sera appliquée par Joyce dans le monologue de Molly Bloom, au chapitre final d'*Ulysse*) est au centre de sa théorie. « Le tout premier fait concret, dit James, que chacun reconnaît comme appartenant à son expérience intime est le fait que sa conscience suit son cours... que sa pensée suit son cours. » Quatre conséquences : « Chaque "état" tend à faire partie d'une conscience personnelle ; À l'intérieur de chaque conscience personnelle, les états changent constamment ; Chaque conscience personnelle est sensiblement continue ; Elle s'intéresse à certaines parties de son objet à l'exclusion des autres, en accueille certaines ou les rejette – *choisit* parmi elles – à chaque instant. » parmi ces « états », certains « substantifs » (et la pensée fait une pause), d'autres « transitifs » (et la pensée prend son envol). D'où, ce que Gertrude, très tôt, perçoit comme une propriété de son idiosyncrasie personnelle : se sentir à la fois « active » et « passive » impliquera une formulation des états nécessitant une grammaire particulière, faite de redondances & de reprises & de scannages imbriqués. Syntaxe à ricochets, creusement ; lexique volontairement réduit, densité & fluidité. Voilà Mademoiselle Stein armée.

Mais Philippe Blanchon résume parfaitement la chose. Lisez.

Les profondes amitiés littéraires ? Une en particulier, extraordinaire, celle de René Crevel. Et ce qui est passé à la postérité sous l'appellation de « Génération perdue » (un label qui n'est pas de G.S., mais d'un de ses amis provinciaux), les Hemingway (une brouille, cependant) et autres Fitzgerald, Anderson, McAlmon (l'époux de Bryer, la compagne de H.D.)...

Peindre.

Gertrude n'a pas ce don, mais elle a l'œil. Elle sait viser. Ayant fui l'Amérique par désir d'accomplissement, installée avec son frère Léo à Paris, elle s'initie rapidement à la modernité – on est au tournant du siècle vingtième, où dominera bientôt chez nous la figure d'Apollinaire. En 1909, Gertrude figure dans la toile de Marie Laurencin consacrée au cercle des amis du poète ; et une figure se détache dans le tableau, celle du jeune Picasso. Gertrude reconnaîtra immédiatement en Pablo son équivalent.

L'aisance financière des deux Américains permet des achats pertinents. Surtout, ceci : la peinture chez Léo induit une profonde interrogation sur soi, sur ses propres capacités, sur l'esthétique : il fréquente les artistes de la Renaissance, fera de nombreux séjours italiens ; pour sa sœur, c'est une affaire d'enthousiasme précis ; c'est lui qui, dans le couple au départ, apparaît comme celui qui maîtrise le sujet, et il écrira un traité, tout en tentant de démêler ses difficultés existentielles, et avec le temps, les relations avec sa sœur Gertrude finiront par se distendre, jusqu'à s'évanouir... C'est de fait Gertrude qui aura su concilier la pertinence du regard et la vitale exigence de réalisation de soi par l'écriture, en parallèle étroit avec ce qui est sa marque propre, la fidélité. Deux noms, parmi ceux qui furent les grands interprètes du débat pictural, et que Gertrude n'ignora certes pas, deux noms, particulièrement : Pablo Picasso donc (G.S. est la seule avec André Breton à avoir clairement saisi l'importance des *Demoiselles d'Avignon*), & Juan Gris. Le destin tragique prématuré de ce dernier sera un véritable crève-cœur, et Gertrude Stein écrira une « Vie et mort de Juan Gris » – texte d'une belle générosité. Blanchon a raison de lui consacrer un chapitre entier : Gris comme Picasso est espagnol, et aux yeux de Stein, plus même que l'invention du cubisme, il faut être redevable à ces génies occidentaux qui ont conservé, au moment où l'Europe va sombrer, une proximité avec la composante andalouse de leur pays. En eux travaille autre chose que cet appétit de destruction qui a envahi le monde industriel ; en eux, une permanence créatrice, une volonté de respirer autre chose que les miasmes de la mort à l'œuvre sur la scène du monde, & précisément en ce lieu sacré de la capitale de la modernité naissante qu'est Paris, modernité dont ils sont d'emblée les représentants les plus lumineux.

Le portrait de Gertrude par Pablo : l'icône du temps – les mains ? modelées selon les canons classiques, mais évidemment en attente de formuler l'indispensable remuement, qui veut que les choses & les pensées parviennent à concorder, que le substantif et le transitif fassent alliance & enfantent l'œuvre ; le visage ? là gît ce qui mûrit de la conscience (ce visage est un masque, la fibre en est parcourue de frissons têtus), là se compose la vision, que la main formulera.

Regarder, aimer, visiter, s'établir.

Gertrude Stein aura connu les deux conflits monstrueux de son siècle. Elle s'impose en ce temps comme une figure décisive – à gauche sur le tableau de Laurencin en parallèle avec la figure de Picasso à droite. Au centre, Guillaume, bientôt marqué au front, & fauché.

Ce qui distingue Gertrude Stein est cette faculté de *tenir*. Il est certain (c'est aisément constatable) qu'elle n'a pas toujours eu une perspicacité très aiguisée dans ses jugements sur tel ou tel, événement dont elle aura eu à connaître ou personnage qu'elle

aura croisé. Mais on lui accordera sans barguigner cette aptitude à garder son cap, à suivre sa route.

La route ? Gertrude et Alice ont possédé plusieurs véhicules – et moins pour la frime que ce cher Picabia – auxquels des noms familiers furent donnés ; ces véhicules ont eu plusieurs fonctions : aider à l’acheminement de secours durant la guerre ; permettre la visite du pays aimé. Gertrude durant son enfance a parcouru les espaces du continent américain, & le succès littéraire étant advenu, elle avait redécouvert par le hublot des avions les étendues des plaines du continent. Cependant, c’est en France qu’elle s’était établie par choix, par goût (et sa dépouille y réside toujours). Les voitures ont permis de s’évader durablement des différents domiciles parisiens (où veillaient les tableaux aimés) pour parcourir le pays : Provence en particulier – il fallait rejoindre l’ami Picasso. Mais par-dessus tout, la région du Bugey : installation à Belley, à Bilignin (dans l’environ), à Culoz au pied du Grand Colombier. Là Alice & Gertrude, ignorant délibérément le danger que pourrait leur valoir leur origine juive, passeront la seconde guerre, protégées par la population locale en quelque sorte. Gertrude, en 1927, écrira un « roman pastoral », intitulé *Lucy Church Amiably*, où l’attention amicale portée au petit village savoyard de Lucey alimente ma méditation. Le paysage se nourrit des références littéraires universelles, comme Paul & Virginie, & locales, tels Claudel, Lamartine... mais aussi gastronomiques, Brillat-Savarin étant enfant du pays... Roman ou gravure ? L’épigraphe pose la question ; elle se termine ainsi, nous rappelle Blanchon : « Et avec un hochement, elle tourna la tête vers l’eau coulante. Aimablement. » Parfaite illustration du « courant » jamesien.

Un paysage est le portrait d’un lieu. Un portrait est aussi un paysage, et Mademoiselle Stein a ainsi composé, à son rythme, des portraits, nombreux. Selon sa musique propre : c’est Michaux qui l’a noté, mais également d’autres critiques : la méthode Stein tient du contrepoint, à la Bach.

Le caractère de Gertrude Stein lui permettait difficilement de se soumettre ; mais il est remarquable que ses amitiés, les constantes comme les perturbées, furent de solides points d’ancrage dans le siècle.

N’oublions pas enfin de mentionner, parmi les êtres chers, les chiens compagnons de résidence sur la terre : deux d’entre eux se sont nommés *Basket*.

Achevons sur ce portrait par Hemingway, dans *Paris est une fête* : « Miss Stein, était très forte, mais pas très grande, lourdement charpentée comme une paysanne. Elle avait de beaux yeux, et un visage rude de juive allemande, qui aurait aussi bien pu être *friulano* et elle me faisait penser à quelques paysannes du nord de l’Italie par la façon dont elle était habillée, par son visage expressif, et sa belle chevelure, lourde, vivante, une chevelure d’immigrante, qu’elle relevait en chignon, sans doute depuis le temps où elle était à l’université. Elle parlait sans cesse et surtout des gens et des lieux. »

Gertrude en effet parlait une langue où les êtres & les lieux pouvaient se reconnaître. Densément présents les uns aux autres.

Qu’attend-on d’une biographie en format de poche ? Que l’ouvrage aille à l’essentiel, sans verbiage, sans épate inutile. Philippe Blanchon réussit parfaitement l’exercice. Chapitres pertinemment distribués et calibrés, citations on ne peut plus judicieuses visant le cœur de la matière, anecdotes et portraits (la figure de Gertrude elle-même en condensant la pulpe), & cahier central illustré, & enfin bibliographie complète – le lecteur a ainsi à sa disposition un *vademecum* de qualité.



Portrait par Francisco Riba Rovira

Auxeméry, 21/09/2020



Rappels : Philippe Blanchon est également l'auteur récent (2018) de deux ouvrages aux éditions de La Barque : une traduction d'*Amulette* de Carl Rakosi et ses propres, magnifiques, *Variations de Jan*.

¹ Georges Hugnet se rendra tristement célèbre en publiant dans la revue *Arts* en 1962 un hommage à Paul Éluard, son « ami », dans lequel il traitera Benjamin Péret de « pousse-au-crime », de « tire-au-flanc » et de « parasite embusqué », du fait que Péret avait osé publier *Le déshonneur des poètes* en 1943. Voir à ce sujet le pamphlet publié par les amis de Péret, intitulé *La Parole est à Péret*.